

expériences prouvent que le lin et le chanvre y réussiraient très-bien ; et personne ne doute qu'il ne fût facile et important d'y naturaliser la soie. On y pourrait aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer et d'étain qui se trouvent entre les rivières Thecté et Mogyassu, dans la Cordelière de Paranan-Piacaba, à quatres lieues de Sorocoba.

xxii.
État des trois
gouverne-
mens
de l'intérieur
où sont
les mines.

Les six provinces dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'ouest à l'est depuis le 319^e degré de latitude occidentale jusqu'au 334^e, et qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jeter dans le Paraguay, dans l'Amazone et dans l'Océan. C'est le terrain le plus élevé de l'Amérique Portugaise : des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque partout de l'or ; et de là vient qu'il est appelé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraès. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs, vingt-six mille soixante-quinze Indiens et cent huit mille quatre cent six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cent trente-un blancs, vingt-neuf mille six cent vingt-deux Indiens, et trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs, de quatre mille trois cent trente-cinq Indiens, de sept mille trois cent cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination portugaise. Elle est bornée par les Chiquites et par les Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des jésuites.

La connaissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara ; mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'état ni les citoyens n'avaient jusqu'alors tiré aucun avantage.

xxiii.
Histoire des
mines d'or
trouvées
dans
le Brésil.
Manière de
les exploiter.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la misère des peuples qui supportaient trop impatiemment le joug espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher, et ses lâches successeurs adoptèrent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portait, fut suivie des guerres longues et opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupait que de la

défense de sa liberté, et le ministère que du soin de trouver des ressources qui lui manquaient continuellement.

On commençait à sonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit en 1699, à quelques hommes entreprenans, de grands trésors dans la province de Minas-Geraës. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejetés ; et trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Riodas-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or, et où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araës.

Hors de ces trois contrées, appelées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina et de Rio-das-Contas, et dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua et de Tibogy : ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort péni-

ble ; quelquefois il se trouve à la superficie du sol, et c'est le plus pur ; souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, et rarement au-delà. Une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il serait inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies et qui ont une direction constante soient les plus riches, on a observé que c'étaient les espaces dont la surface était la plus parsemée de cristaux, qui donnaient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes et les collines stériles ou pierreuses, que dans les vallées ou sur les bords des rivières ; mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est, au sortir de la mine, de vingt-trois karats et demi, à moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas et à Araës.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie ; le commandant en a une autre ; la troisième est pour l'intendant ; et l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs es-

claves. Les contestations que cette espèce de propriété peut faire naître sont du ressort de l'intendant; mais il est permis d'appeler de ses arrêts à la cour suprême, établie à Lisbonne, sous le nom de conseil d'Outre-mer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquième de l'or que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, et il passa 9,000,000 liv. chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraës n'est que de 18,750,000 liv.; de Goyas que de 4,687,500 liv.; de Matto-Grosso que de 1,512,500 liv.; de Bahia et de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,512,500 liv., dont il revient au gouvernement 5,062,500 liv. Son droit pour la fabrication de l'or en espèces lui donne 1,647,500 liv., et à raison de deux pour cent, il retire 595,000 liv. pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce; de sorte que sur 25,512,500 liv. que rendent les mines, le ministère en prend 7,105,000 liv. Il obtiendrait même quelque chose de plus, s'il ne sortait tous les ans en fraude environ 600,000 liv. qui ne paient pas les deux dernières impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Brésil.

Les premiers écrivains politiques, qui portè-

rent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or et de l'argent se rapprocheraient. L'expérience de tous les pays et de tous les âges leur avait appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avait varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or était à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre et sans mesure, dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or était, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique et du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la va-

leur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui était le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnaies; et son système, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avaient annoncé qu'il devait changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, et n'a point du tout baissé dans les monnaies; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, et a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devait faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

xxiv.
Histoire des
mines
de diamans
découvertes
dans
le Brésil.
Considéra-
tions sur
la nature
de cette
pierrerie.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force et le signe du pouvoir, soit parce qu'elles ont obtenu partout la considération due aux talens et aux vertus. Le désir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant et de plus rare. Les peuples sauvages et les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matières qui représentent

l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en sont quelquefois éblouissantes: on dirait qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreraient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres précieuses; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles; que l'éclat du diamant ne fait qu'affaiblir l'éclat de leurs yeux; que cette dispendieuse parure fait mieux la satire de leurs époux ou de leurs amans que l'éloge de leurs charmes; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet; et que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût?

On trouve des diamans de toutes les couleurs et de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare et la plus chère. Viennent ensuite les diamans roses, bleus et jaunes. Les roux et les noirâtres sont les moins estimés. La transparence et la netteté sont les qualités naturelles et essentielles du diamant: l'art y ajoute l'éclat et la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre cristallisée, dont